

L'OUBLI DU TRAGIQUE.
NOTES EN MARGE D'*HORS PHÉNOMÈNE* D'EMMANUEL FALQUE

FORGETTING THE TRAGIC.
NOTES ON EMMANUEL FALQUE'S *HORS PHÉNOMÈNE*

YVES ROULLIÈRE¹

Abstract: What Emmanuel Falque seems to achieve in this book is to make the “out of phenomenon” synonymous with the “tragic”. Certainly, we see the heuristic interest in creating and cultivating the concept of “out of phenomenon”. Yet, in Aeschylus’ *Agamemnon* (a reference that runs throughout this book), the atrocious rubs shoulders with the filthy and can only test us, traumatize us, and, therefore, can only “modify” us in some way. If it is also true that the tragic, according to Kierkegaard in particular, can lead to despair, another attitude seems to be dodged and no less sketched by Falque, namely, under the influence of Nietzsche this time, the *amor fati*: “*Learned in the War School of life*: what does not kill me strengthens me.” Falque does not refer to it explicitly, while the approach that consists in looking the trauma in the face, in having no fear of fixing it, of penetrating it, of inhabiting it, appears to stem from this love of *fatum*, of destiny “that falls on us”, enough in any case for us to be *modified* in a sense as unexpected as irreparable. But isn’t it also the definition and very role of tragic and/or catastrophic feelings?

Keywords: Tragic; Trauma; Dark night; Abandonment; Loneliness.

Résumé: Ce à quoi Emmanuel Falque semble aboutir dans cet ouvrage, c’est à rendre le «hors phénomène» synonyme du «tragique». Certes, nous voyons bien l’intérêt heuristique à créer et cultiver le concept de «hors phénomène». Pourtant, dans l’*Agamemnon* d’Eschyle (référence qui court dans

Resumo: O que Emmanuel Falque parece conseguir neste livro é tornar o “fora do fenómeno” sinónimo de “trágico”. Vemos aqui o interesse heurístico em criar e cultivar este conceito de “fora do fenómeno”. Ainda no *Agamemnon* de Ésquilo (referência que percorre todo este livro), o atroz convive de per-

¹ Éditeur et essayiste, Paris. Auteur d’un livre de poèmes, *La vie longue à venir* (Rennes, éditions Atopia, 2016), il a traduit et introduit des penseurs espagnols comme Miguel de Unamuno, José Bergamín ou Miguel Espinosa. Il est par ailleurs spécialiste d’Emmanuel Mounier dont il dirige les *Œuvres complètes* (t. I, 1922-1932, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2020). E-mail: roullier Yves@gmail.com.

l'ensemble du livre), l'atroce côtoie l'immonde et ne peut que nous éprouver, nous traumatiser, et, par conséquent, ne peut que nous «modifier» en quelque manière. S'il est vrai par ailleurs que le tragique, selon Kierkegaard en particulier, peut mener au désespoir, une autre attitude semble être esquivée et non moins esquissée par Falque, à savoir, sous l'influence de Nietzsche cette fois, *l'amor fati*: «*Appris à l'École de Guerre de la vie*: ce qui ne me tue pas me fortifie.» Falque n'y renvoie pas explicitement, alors que la démarche qui consiste à regarder le trauma en face, à n'avoir nulle crainte de le fixer, de s'en pénétrer, de l'habiter, apparaît découler de cet amour du *fatum*, du destin «qui nous tombe dessus», suffisamment en tout cas pour que nous en soyons *modifiés* dans un sens aussi inattendu qu'irréparable. Mais n'est-ce pas aussi la définition et le rôle même des sentiments tragique et/ou catastrophique?

Mots-clés: Tragique; Trauma; Nuit noire; Abandon; Solitude.

1. Introduction

Entre toutes les publications d'Emmanuel Falque, *Hors phénomène* est certainement celle appelée à susciter le plus de commentaires, le plus de polémiques. Il faut dire que l'auteur s'y plaît à renverser les tables sur lesquelles il s'est abondamment nourri, qu'il a lui-même dressées à l'occasion, celles où l'on sert ce qu'il y a de meilleur en matières herméneutique et surtout phénoménologique. De là à parler d'un double *parricide* avec de multiples victimes collatérales – pratique courante en philosophie, théologie, littérature, arts visuels, musique, etc. –, il y a un pas que Falque se garde bien de franchir, quoi qu'il en ait. Le temps est sans doute encore loin où il pourra être qualifié d'«aphilosophé», comme le fut Charles Péguy – du fait du caractère à la fois peu académique et multidimensionnel de son œuvre – par le grand leibnizien André Robinet.

Dans ce qui se veut donc un ouvrage rigoureusement philosophique, le

to com o imundo e só nos pode testar, traumatizar e, portanto, “modificar” até certo ponto. Se também é verdade que o trágico, segundo Kierkegaard em particular, pode levar ao desespero, outra atitude parece ser evitada e não menos esboçada por Falque, a saber, sob a influência de Nietzsche desta vez, o *amor fati*: “*Aprendido na Escola de Guerra da vida*: o que não me mata torna-me mais forte.” Falque não se lhe refere explicitamente, embora a abordagem que consiste em olhar o trauma de frente, em não ter medo de o fixar, de o atravessar, de o habitar, parece partir desse amor ao *fatum*, ao destino “que cai sobre nós”, e que suficiente em qualquer caso para nos *modificar* de um modo tão inesperado quanto irreparável. Mas não serão precisamente esses a definição e o papel dos sentimentos trágicos e/ou catastróficos?

Palavras-chave: Trágico; Trauma; Noite Negra; Abandono; Solidão.

«choc en retour» de la théologie sur la philosophie, tel que le théorise Falque dans *Passer le Rubicon*², se voit nettement amorti en faveur d'un autre, celui de la psychanalyse sur la philosophie³. Pourtant, s'il laisse apparemment tranquilles les théologiens professionnels – et le théologien que chacun porte en soi –, il y a bien là de quoi s'aliéner une partie non négligeable de la planète philosophique.

Mais l'auteur plaide non-coupable: rien là d'intentionnel. Le livre lui est «tombé dessus» comme du haut d'une bibliothèque, de l'endroit où l'on entrepose les volumes «en réserve». Il suffit d'un léger séisme, dû comme ici à d'incessantes allées et venues sur le parquet pendant un confinement, pour que l'un d'entre eux vous tombe sur le crâne et provoque une lésion telle qu'elle vous fait voir trente-six chandelles. Ainsi en a-t-il été, peu ou prou, de l'origine de cet ouvrage – précipité du donné traumatique (via l'intégration résolue des catégories psychanalytiques dans sa recherche) et de la prise de conscience du quasi-déni de la réelle portée du trauma par les écoles phénoménologique et herméneutique.

2. Deux traumas fondateurs

De la même manière que le premier ouvrage d'Emmanuel Falque, *Le passeur de Gethsémani*⁴, s'originait dans un trauma consécutif à la mort de deux amis – l'un par suicide, l'autre par accident de voiture –, ce «nouveau champ» qu'entend inaugurer *Hors phénomène* renvoie, comme en témoigne sa dédicace, à la mort de sa sœur, Marie-Christine, qui vécut un mois et demi alors que l'auteur était lui-même tout-petit. Traumas fondateurs que Falque a d'abord voulu réfléchir à travers le corps et le sang de Jésus Christ, puis, dans le présent opus, à travers son propre corps et son propre sang, ne trouvant aucune autre voie digne de ce nom pour y comprendre quelque chose. Même si le questionnement dans ces livres passe insensiblement du *pourquoi* au *pour quoi*⁵.

² Emmanuel Falque, *Passer le Rubicon. Philosophie et théologie: essai sur les frontières* (Namur-Paris: Lessius, 2013).

³ Voir E. Falque, «Ça» n'a rien à voir: lire Freud en philosophie (Paris: Cerf, 2018), 21-27.

⁴ E. Falque, *Le passeur de Gethsémani. Angoisse, souffrance et mort. Lecture existentielle et phénoménologique* (Paris: Cerf, 1999) [revu et corrigé in *Triduum philosophique*, Paris: Cerf, 2015].

⁵ Ainsi en va-t-il de la philosophie de Miguel de Unamuno. D'ailleurs – coïncidence ? – celle-ci a comme point de départ la vision de l'agonie du Christ, puis le soin apporté à son fils Raimundo atteint d'hydrocéphalie et mort à l'âge de six ans. Nous y reviendrons.

À l'en croire, la phénoménologie se serait presque toujours complue à explorer des thèmes d'un «optimisme béat», en prenant volontiers, par conséquent, des airs de sainte Nitouche, dont l'attitude se révèle plus explicite en espagnol: «Doña Mírame y no me toques» («Madame Regarde-moi mais ne me touche pas»)⁶. Au fond, la phénoménologie n'y est-elle pas condamnée de par sa méthode toute de recueils, de mises entre parenthèses, de retraits des vécus afin de satisfaire l'ego transcendantal, lequel, coupé du «monde naturel» à l'exemple de la monade, ne saurait souffrir aucune défaillance, ni s'exposer au moindre choc, au moindre trauma ? Si, par hypothèse, le grand Cric en personne venait à se ruer sur ledit ego afin de le croquer à belles dents, celui-ci n'en aurait cure et continuerait, la tête haute, à filer doux, tout doux, imprenable parce qu'inatteignable... Falque, lui, n'est pas de ceux qui élèvent des autels à la ci-devant Nitouche, tant il revendique d'«y aller voir» tout autant que d'«y toucher», de «tout digérer», «tout flairer⁷». C'est plus fort que lui. Il tient beaucoup de saint Thomas, celui qui veut bien y croire s'il y touche – croire que Jésus est ressuscité s'il touche de son doigt la plaie béante du crucifié. Pas de *Noli me tangere* qui tienne ici-bas. Falque ne saute jamais cette étape, allant jusqu'à faire des stages en institutions hospitalières pour l'éprouver, s'en convaincre, *de visu, in actu*. Il est bel et bien homme à passer «par-dessus, par-dessous, entre, devant, derrière⁸», à aller par le chemin le plus court qui s'impose à lui, non sans veiller à expliquer scrupuleusement les raisons pour lesquelles il n'emprunte pas – ou plus – d'autres voies davantage pratiquées, où il est confortable de se reposer sur certains maîtres et leurs disciples: «Rien n'est pire que les

⁶ Les Allemands s'en font une idée toute pascalienne: *Unschuldengel* («ange innocent»); les Portugais sont plutôt dans une veine molliésque: *falsa pudica* («fausse pudique»). Nous suivons ici la leçon du philosophe espagnol Juan David García Bacca in *Introducción literaria a la filosofía* [1945] (Caracas: Universidad Central de Venezuela, 1964), 124.

⁷ Voir E. Falque, «Ça» n'a rien à voir: lire Freud en philosophie (Paris: Cerf, 2018), 54-58. On sera attentif au fait que l'auteur assume l'importance, dans sa propre méthode d'approche, du «discernement» tel qu'Ignace de Loyola l'énonce dans les *Exercices spirituels*. On sait que ce discernement doit être soutenu par l'«application des sens» aux différentes scènes bibliques ou traditionnelles qu'il donne à contempler et méditer. Soit dit en passant, il nous semble acquis que la rare liberté, la liberté irréductible dont Falque fait preuve par rapport à la tradition philosophique, à ses maîtres, tient au fait que, par l'expérience des *Exercices*, il a connu et connaît le face-à-face et le corps-à-corps avec Jésus-Christ, marqués par le respect tout autant que par les interrogations incessantes, harcelantes, comme en témoigne son *Triduum philosophique, op. cit.*

⁸ John Donne (1573-1631), «Le coucher de sa maîtresse» («Going to bed»), traduction d'Yves Denis, *Poèmes*, Paris: Gallimard, 1962, 77. Voir mon commentaire in «Savoir et saveur de la passion amoureuse», *Christus*, n° 213, janvier (2007), 20-22.

philosophies, voire les phénoménologies, qui ne cessent de “se répéter” en faisant croire qu’elles font œuvre de nouveauté⁹»

Emmanuel Falque a beau jurer ses grands dieux, de-ci de-là, qu’il est fidèle à l’esprit, voire à la lettre de la phénoménologie, il n’en reste pas moins qu’il est bien cruel sur la tradition qu’elle a engendrée. En cela, il adhère au lourd soupçon déjà présent chez Dominique Janicaud: «Une phénoménologie dont les dés ne seraient pas pipés n’aurait-elle pas plus d’attention à l’*atroce* et au *désespérant*, à l’*inqualifiable* ou même seulement à l’*indécidable*, où se trame aussi notre condition¹⁰ ?» En effet, selon Falque – toute révérence gardée mais sans totem ni tabou –, peu de phénoménologues et d’herméneutes échappent à l’«irénisme»: il y a toujours «du “caché” dans la phénoménologie qui doit venir à la lumière, ou encore du “latent” qui attend de se manifester – comme il y a aussi dans l’herméneutique (Paul Ricœur) du “signifié” au cœur du signifiant, ou du “sens” dans la faillibilité, au moins pour donner au texte, ou à la vue, la “peine” de me parler¹¹». Ainsi renvoie-t-il, outre à l’omniprésence du «signifié» chez Ricœur et de la «guérison» chez Sigmund Freud, au «monde de la vie» (chez Edmund Husserl et Maurice Merleau-Ponty) comme «préparation à la manifestation», l’«Ouverture» (Martin Heidegger et Henri Maldiney) et ses conséquences: «visage» (Emmanuel Levinas), «chair» (Michel Henry), «parole» (Jean-Louis Chrétien), «don» (Jean-Luc Marion), «liturgie» (Jean-Yves Lacoste)...

Ce soupçon, Miguel de Unamuno l’avait eu aussi à propos de Descartes. La 6^e méditation métaphysique lui apparaissait proprement scandaleuse, en ce que Descartes y passe longuement en revue tous les sens et les sentiments – dont la douleur – à l’aune de la pensée. Ce qui donne à l’existence de ces sens et de ces sentiments, de cette douleur, un âcre parfum d’hypothèses scientifiques, mathématiques, où sens et sentiment pourraient être indifféremment niés comme corroborés. Cette indifférenciation est selon lui monstrueuse, car elle fait fi de la douleur comme fondement tragique de l’humanité. Unamuno s’en explique en citant un passage de la *Vie de Solon* par Plutarque dans ses *Vies parallèles*. Solon, législateur athénien, demande un jour à Thalès de Milet pourquoi il reste célibataire, sans femme ni enfants. Thalès répond de façon indirecte, en faisant croire à Solon que son fils vient de mourir. Solon, alors, s’effondre. Et Thalès l’interroge: «Pourquoi pleures-tu si cela ne sert à rien ?» Et Solon de rétorquer: «Pour cela précisément, parce que cela ne sert à rien.» Alors Thalès, avec un sourire, lui prend la main en lui disant avoir inventé cette fiction afin que Solon comprenne pourquoi il se garde bien de

⁹ E. Falque, *Hors phénomène* (Paris: Hermann, 2021), 104.

¹⁰ D. Janicaud, cité par E. Falque, *Hors phénomène*, 28.

¹¹ E. Falque, *Hors phénomène*, 25.

se marier et d'élever des enfants: par peur d'être privés d'êtres chers s'il en avait eu¹².

Seul un homme plaçant la pensée avant l'être, seul un homme veillant méthodiquement à n'avaler aucune poire d'angoisse (*congoja*) peut concevoir un tel subterfuge, un raisonnement aussi utilitaire sur les larmes, assorti d'une blague aussi douteuse. Ni Unamuno ni Falque ne mangent de ce pain.

3. Le tragique comme hors phénomène

En 1896, le troisième enfant d'Unamuno, Raimundo, naît avec des complications de santé qui se révèlent très graves, puisqu'il est atteint d'hydrocéphalie, ce qui ne lui laisse que peu d'années à vivre, avec en outre de grandes douleurs cérébrales. Cette mort lente a plongé durablement Unamuno dans une nuit de la foi, un doute radical sur Dieu comme finalité et sur la croyance dans les certitudes logiques de la philosophie (Hegel, Spencer) qui ne lui apportaient pas la moindre réponse dans cette situation. Comme en écho, Emmanuel Falque affirme:

Sans qu'il soit ici besoin de parler de «théodicée» dans le Hors phénomène de la mort de l'enfant, c'est avant tout un «bonheur cassé» *pour moi et pour lui*, que produit l'effroi de l'enfant décédé. Sa chute, ou plutôt sa disparition, crée en nous une sorte de «trouée», qu'on n'aura de cesse de «contourner» – au sens strict d'en «faire le tour», soit ne jamais en colmater la béance, ni en oublier, fût-ce un instant, la prégnance¹³.

À la mort de son fils en novembre 1902, Unamuno n'exprimera pas autre chose:

M'accable encore le mystère de cet ange
incarné, enterré dans la matière,
interrogeant le Seigneur, de ses yeux
tragiques à tant regarder, sur la conscience.

Je me rappelle encore les heures que je passais
de son berceau à son triste chevet
interrogeant le Père, de mes yeux
tragiques à tant songer, sur notre but. [...]

¹² Cf. M. de Unamuno, *Du sentiment tragique de la vie*, ch. I.

¹³ Unamuno, *Du sentiment*, 41-42.

Mais il est resté en moi et c'est de mes enfants
celui qui m'a peut-être donné le plus d'idée,
car dans son silence j'entends le silence
par lequel Dieu répond à notre enquête¹⁴.

Que Raimundo – parmi les sept enfants qu'Unamuno eut avec son épouse Concepción (deux autres naîtront un peu plus tard) – lui ait été aussi pourvoyeur d'«idées», lui ait plus que d'autres donné à penser, à philosopher, à théologiser, alors même que la maladie condamnait le petit à la mutité, a de quoi troubler. Mais tout ceci ne vaut que parce que, durant la dernière année de l'agonie de son fils, Unamuno connut sa plus grande crise existentielle. Le 21 mars, il se réveille en pleine nuit, il éprouve l'angoisse de la mort: palpitation, douleur dans la poitrine et sanglot impossible à contenir, «suprême, abyssale angoisse» où il s'est vu «entre les griffes de l'Ange du Néant¹⁵», ce qui reflète une crise d'anxiété aiguë. Il se sent fini, et coupable de la souffrance de son fils. Sa femme tente de le consoler avec des paroles et des gestes maternels, mais sans y parvenir. Unamuno quitte alors son domicile pour se réfugier dans un couvent où, d'après des témoins, il passa trois jours à prier devant une paroi, assumant d'être «emmuré».

Il ne se remettra jamais de cette épreuve. Noyé dans le chagrin, plongé dans l'abîme, il n'a plus jamais su (ou voulu se) dire s'il était redevenu, après cette épreuve, croyant ou non, s'il croyait ne pas croire ou bien ne croyait pas croire. Cette tragédie est à la base du conflit qu'Unamuno n'a jamais cessé de livrer en lui entre le sentiment du Tout et le sentiment du Rien, entre la raison et la vie. Ici encore, Descartes joue le rôle de repoussoir par excellence, en ce qu'il théorise au fond, selon Unamuno, la mise entre parenthèses de la tragédie et du combat pour la vie:

Le doute méthodique de Descartes est un doute comique, un doute purement comique, provisoire; c'est-à-dire le doute de quelqu'un qui fait comme s'il doutait sans douter. [...] Et il s'est proposé de ne recevoir pour vrai rien qu'il ne connût pour tel, et de détruire tous les préjugés et idées reçues pour se construire à frais nouveaux sa demeure intellectuelle¹⁶.

¹⁴ M. de Unamuno, «En la muerte de un hijo», in *Poesías sueltas, Obras completas*, tome V, Madrid: Biblioteca Castro, 2002, 900-901 (ma traduction). Voir aussi les trois terribles berceuses qu'il composa pour Raimundo dès que les médecins confirmèrent qu'il était condamné. Le père décida alors de prendre soin du fils à temps complet, en l'installant dans son propre bureau de recteur de l'Université de Salamanque à partir de 1900 (ma traduction in *Recours au poème* [<https://www.recoursaupoeme.fr>], mai 2017).

¹⁵ M. de Unamuno, *Comment faire un roman* (1927) (ma traduction); cf. traduction Jean Cassou, Saint-Sulpice: Les Fondateurs de Briques, 2008.

¹⁶ Unamuno, *Du sentiment*, ch. VI. Unamuno ira jusqu'à prendre Descartes comme modèle pour de nombreux personnages «comiques» de ses romans et nouvelles.

De même, Emmanuel Falque revendique, quoi qu'il en soit de son état de santé, de tirer idée de cette expérience limite:

Penser «*sous la pression de la maladie*» et se demander «*si la maladie n'était pas ce qui inspirait le philosophe*», à l'instar de Nietzsche dans l'Avant-propos du *Gai savoir*, tel est donc ce qui guidera ici *Hors phénomène*, moins pour retrouver la santé, qui en réalité ne se recouvre jamais, que pour fouler d'autres contrées d'une «étrangeté à soi» le plus souvent insoupçonnée. L'*extra*-phénoménal, ni *infra*-phénoménal ni *supra*-phénoménal, [...] n'est pas uniquement de l'ordre d'un nouveau paysage à visiter. Il déporte sur des terres, ou vers un désert, où nul ne peut s'épancher ni se reposer. La maladie me colle à la peau comme la soif me dessèche. Et cela se voit¹⁷.

En cela, Falque pourrait adopter le sang-froid d'un Unamuno assumant d'avoir été inspiré par l'attitude de son fils atteint d'une maladie effroyable et incurable, et c'est même en quelque sorte honorer son existence, quelle qu'elle ait été, que d'en faire un point de départ pour une «enquête». Même si le terme a pour connotation première celle d'«inquisition» (au sens de «recherche de la vérité»), dans ce contexte précis, il a plutôt le sens que lui confère David Hume dans son *Enquête sur l'entendement humain*, qui, on le sait, passe en revue les plus vastes expériences intellectives pour mieux établir – et va pour le paradoxe – leur nécessaire dépassement. On est proche des méditations de Descartes et de Husserl.

Si Hume a été lu d'assez près par Unamuno, il n'a pour autant guère laissé d'empreinte chez Falque. Il n'empêche, *Hors phénomène*, plus qu'une suite de méditations, ressemble en tous points à une vaste enquête, ce qui explique sans doute pourquoi c'est un des rares ouvrages philosophiques qui se lise comme un roman policier, qu'on ne lâche pas une fois commencé, avec une trame somme toute classique mais imparable: tragédie ou catastrophe initiale, au minimum grave trouble à l'ordre en vigueur, envoi sur les lieux, quadrillage du terrain, premières investigations en quête d'indices concordants, recueil des empreintes digitales, appels à témoins, vérifications, visionnages de caméras de surveillance, examens, synthèses des faits, repérages de suspects, filatures, interrogatoires serrés, confrontations, défenses, procès, jugement, etc. Et bien sûr, s'il n'est pas complètement satisfait des premières conclusions (ce qui lui arrive plus souvent qu'à son tour), l'inspecteur se prête à une contre-enquête, enrichissant, contredisant ou révisant l'enquête initiale ou en cours. Dès qu'un thème lui échoit, lui «tombe dessus», il n'a de cesse de s'enquérir de ses origines, de ses fondements, d'interroger les chercheurs les plus autorisés sur le sujet, témoignant avec précision des trouées

¹⁷ E. Falque, *Hors phénomène*, 36.

qu'ils ont permis de faire dans le renouvellement des concepts, de vérifier si la proposition cadre avec sa propre recherche, de renvoyer à ses propres travaux pour éviter d'avoir à se répéter, balisant bien les chemins de crête ou de traverse – comme n'importe quel loup solitaire qui veille à ce que d'autres loups et louves solitaires le suivent –, et, le cas échéant, à s'y retrouver lui-même au retour. Il est du genre, pour ses nombreux passages à la douane, à avoir toujours ses papiers en règle, bien à jour, avec son adresse actuelle et une photo récente. Tel Péguy, il ne bouche jamais son chemin, il en laisse toujours le passage aux autres – et parfois l'usage exclusif. Ce loup-là, on l'a dit, suit aussi les autres à la trace; il ne les dévore surtout pas: il regarde seulement ce qu'ils ont dans le ventre. Et s'il souligne, surligne, signe et contresigne les étapes franchies, ce n'est pas pour en tirer gloire, mais pour reconnaître ceci: «Voici ce à quoi a abouti Emmanuel Falque, qui n'a pas pu faire mieux.»

Ce à quoi il nous semble aboutir, vu de notre propre terrain de chasse, c'est à rendre le «hors phénomène» synonyme du «tragique¹⁸». Certes, nous voyons bien l'intérêt heuristique à créer et cultiver le concept de «hors phénomène». Pourtant, dans l'*Agamemnon* d'Eschyle (référence qui court dans l'ensemble du livre et qui est déjà depuis longtemps travaillée par Falque), l'atroce côtoie l'immonde et ne peut que nous laisser interdits, nous éprouver, nous traumatiser, et, par conséquent, ne peut, de gré ou de force, que nous «modifier» en quelque manière.

En 2014, nous avons déjà mis l'accent sur l'empreinte plus ou moins assumée du tragique dans l'œuvre de Falque¹⁹. Ce à quoi celui-ci nous avait répondu:

Si nous n'usons pas du terme de «tragique» [...], ce n'est pas en cela bien sûr que son «sentiment» est absent de notre pensée, mais par là au contraire que le «poids» à porter ne conduit pas nécessairement à désespérer. La finitude ne donne pas prise à jugement. Elle est là, et simplement là, dans une vie contenue entre l'ouverture de la naissance» et la fermeture de la mort²⁰.

¹⁸ Nous aurions pu aussi bien écrire «catastrophique». On sait que, traditionnellement, la «tragédie» est proprement humaine (maladie, séparation, mort d'un enfant) et la «catastrophe», naturelle (tremblement de terre, raz-de-marée, dérèglements climatiques ou pandémie). Cependant, les deux termes sont dans leur usage de plus en plus confondus, sachant que les premiers peuvent être liés, au moins en partie, à des causes «naturelles» et les seconds causés, au moins en partie, par l'être humain. Ajoutons, dans ce sens, qu'une réflexion téléologique, une méditation sur les fins dernières, à partir de l'Apocalypse par exemple, répondrait à un souhait profond, urgent, des lecteurs attentifs de Falque.

¹⁹ Voir Y. Roullière, «Emmanuel Falque et le sentiment tragique de la vie», in Claude Brunier-Coulin (dir.), *Une analytique du passage. Rencontres et confrontations avec Emmanuel Falque* (Paris: Éditions franciscaines, 2016), 65-77.

²⁰ E. Falque, *Parcours d'embûches. S'expliquer* (Paris: Éditions franciscaines, 2016), 48.

Pas sûr qu'après *Hors phénomène*, Emmanuel Falque réécrirait tels quels ces propos. S'il est vrai que le tragique, selon Kierkegaard en particulier, peut mener au désespoir, une autre attitude semble être esquivée et non moins esquissée dans cet ouvrage ou ce nouveau champ, à savoir, sous l'influence de Nietzsche cette fois, l'*amor fati*: «*Appris à l'École de Guerre de la vie*: ce qui ne me tue pas me fortifie²¹.» Falque n'y renvoie pas explicitement, alors que la démarche qui consiste à regarder le trauma en face, à n'avoir nulle crainte de le fixer, de s'en pénétrer, de l'habiter, apparaît découler de cet amour du *fatum*, du destin «qui nous tombe dessus», suffisamment en tout cas pour que nous en soyons *modifiés* dans un sens aussi inattendu qu'irréparable²². Mais n'est-ce pas aussi la définition et le rôle même des sentiments tragique et/ou catastrophique ?

4. Nuit noire et nuit obscure

Après avoir décrit les différents «hors phénomènes», Emmanuel Falque fait passer ces «paradigmes» à l'état de «concepts» pour sauver ce qu'il y a de «phénoménologisable» une fois que les traumas ont apparemment «*tout emporté*» sur leur passage. Que peut-il diable «se manifester» quand «il n'y a plus rien à voir» ? Falque répond: la «phénoménologie de la nuit» (impossibilité de la lumière) – à distinguer radicalement de la «nuit de la phénoménologie» (obscurité produite par la lumière). Ce *distinguo*, décisif pour toute la suite de l'ouvrage, pour le développement de la nouvelle pratique à risque qu'il promet, Falque s'en autorise pour jeter un lourd soupçon sur une phénoménologie – et in via toute réflexion un tant soit peu exigeante, ambitieuse – qui n'envisagerait la nuit que comme absence de lumière (obscurité), alors que, selon lui, le hors-phénomène serait lui-même nuit.

Difficile de ne pas penser à la nuit comme purgation telle que Jean de la Croix l'a si souvent décrite, et Falque ne manque pas de le citer pour aussitôt le soupçonner que sa nuit n'est qu'«obscur» dans la mesure où elle agirait comme un passage obligé vers la vraie lumière de Dieu. Cependant, cette

²¹ F. Nietzsche, *Crépuscule des idoles ou Comment philosopher à coups de marteau* (Paris: Gallimard, 1974), 62. Dans *Ecce Homo*, il précise: «Ma formule pour ce qu'il y a de grand dans l'homme est *amor fati*: ne rien vouloir d'autre que ce qui est, ni devant soi, ni derrière soi, ni dans les siècles des siècles. Ne pas se contenter de supporter l'inéluctable, et encore moins se le dissimuler – tout idéalisme est une manière de se mentir devant l'inéluctable – mais l'aimer» (*ibid.*, 275).

²² «L'Irréparable ronge avec sa dent maudite / Notre âme, piteux monument, / Et souvent il attaque, ainsi que le termite, / Par la base le bâtiment. / L'Irréparable ronge avec sa dent maudite !» (Charles Baudelaire, «L'Irréparable», in *Les Fleurs du Mal*, LIV).

interprétation contient, à l'insu de son auteur, un vice de forme. Il est vrai que toutes les traductions, des plus anciennes aux plus contemporaines, rendent *noche oscura* par «nuit obscure». Or ce qui n'a jamais été souligné à notre connaissance, c'est que *noche oscura* est une formule courante, qui correspond exactement à notre «nuit noire²³». Le déplacement de sens saute aux yeux, car «nuit obscure» est d'usage plutôt «recherché», voire abstrait, coupé de la chose même. On a donc pris l'habitude, sous nos sphères, de transformer un phénomène naturel («nuit noire»), qui nous surprend, nous fait paniquer face à la perte de nos repères élémentaires... en concept d'emblée ascétique, purgatif («nuit obscure»). Et ce n'est pas là chicanerie ou querelle de traducteurs. *Nuit noire* ou *obscura*, le poème – l'un des plus beaux et les plus connus de la langue espagnole –, qui préside aux deux ouvrages fondamentaux de Jean de la Croix (*Montée du Mont Carmel* et *Nuit noire* ou *obscura*), se fonde sur un vécu on ne peut plus tragique.

Si les carmes chaussés (dits «grands carmes») s'opposèrent mollement à la création de l'ordre des carmélites déchaussées par Thérèse de Jésus (dite «d'Avila»), il n'en alla pas de même lorsqu'il s'est agi de fonder la branche masculine de celles-ci. En 1568, Thérèse convainquit le très jeune frère chaussé Juan de Santo Matía (futur Jean de la Croix) de s'en charger, d'autant qu'elle avait l'accord du nonce apostolique de l'époque. Neuf ans plus tard, vu le succès de la réforme sanjuaniste, les relations entre les deux ordres (chaussés et déchaux) devinrent exécrables, et les grands carmes profitèrent de l'installation d'un nouveau nonce, qui leur était favorable, pour tenter de décapiter les déchaux en s'en prenant à leur fondateur. En décembre 1577 à Avila, un groupe de chaussés, accompagnés de tertiaires et d'hommes armés, défoncèrent en pleine nuit la porte de la maisonnette où résidait Jean de la Croix. Celui-ci fut fait prisonnier dans le couvent des grands carmes, non sans être brutalisé et fouetté. Il est alors assez vite décidé de le transférer au couvent de Tolède, les yeux bandés, dans la neige, à dos d'âne. Déclaré rebelle, Jean de la Croix y est incarcéré dans la prison conventuelle pendant deux mois, puis, de crainte qu'il ne s'évadât, dans un trou de deux mètres sur trois encastré dans un mur. Il s'agissait du cabinet d'aisances attendant à une grande chambre d'hôtes. Pas de fenêtre, seule une minuscule lucarne qui donnait sur un couloir et qui laissait passer un filet de lumière vers midi uniquement lorsqu'il faisait grand soleil. Il ne disposait que d'une planche pour dormir, de deux vieilles couvertures et d'un pot de chambre. Il passera là sept mois, sans communication, au pain et à l'eau parfois agrémentés de restes, dans une atmosphère fétide, répugnante. Nombre de menaces lui sont faites: étant donné que personne ne le savait à Tolède, il était facile, ni vu ni

²³ La formule s'utilise aussi pour exprimer l'encore plus courant «Il fait noir». Il existe une variante plutôt littéraire: *noche cerrada* (littéralement: «nuit fermée»).

connu, de le jeter au fond du puits du jardin s'il n'acceptait pas de dissoudre l'ordre dont il avait la responsabilité. Ce à quoi il répondait, encore et toujours, par le silence. Chaque vendredi, il était sorti de sa cellule pour manger par terre à genoux devant tous les frères qui, l'un après l'autre (ils étaient 80 environ), lui donnaient chacun au moins deux coups de gaule sur le dos. Jean de la Croix en gardera des cicatrices profondes. Ne pouvant ni se laver ni se changer, sa tunique sale tombait en lambeaux. L'hiver il eut faim et froid, ses pieds gelèrent; l'été, il fut non seulement rongé par la faim mais aussi par la chaleur et les insectes. En plein mois d'août, alors qu'il suffoquait, il n'eut d'autre choix que de fuir s'il voulait continuer à vivre. Une distraction du frère surveillant lui permit de quitter son trou et de passer le mur du couvent de façon rocambolesque²⁴.

Du dehors comme du dedans, il s'agit bien là d'une interminable «nuit noire», qui vaut bien le «terrier» de Kafka, dont Maurice Blanchot a tiré la notion de «pure nuit²⁵». Tout lecteur de l'œuvre de Jean de la Croix ne peut qu'être impressionné par la puissance, la prégnance, du mot nuit, comme s'il l'avait inventé, ce qui est vrai dans une certaine mesure: nous vivons et revivons nos propres nuits noires, les rééprouvons de façon sensitive, de tous nos pores, au fond de nos narines, et, l'instant d'après parfois, nous y dissolvons, nous y anéantissons. Le noir, ça se broie; l'obscur, ça s'éclaire. Le «tout et rien» (*todo y nada*) prennent corps, nous prennent au corps, à la tête, comme l'immonde ou les immondices. Aucun mystique n'a fait autant apparaître cela même qui nous fait disparaître: abattement, mépris, humiliation, confusion, dessèchement, dépérissement, vide. Il est aussi caractéristique que ses très nombreuses citations scripturaires soient à la voix passive, expriment souvent un «coup dur», un «trauma». Ainsi – exemple entre mille – met-il cette phrase de David en exergue: «J'ai été anéanti, et je ne l'ai pas su» (Ps 72,22)²⁶. Et si, après coup, dans ses commentaires, il donne un tour notionnel à *noche oscura* (qui peut prendre alors l'acception de «nuit obscure», une portée apophatique), c'est que la lumière de Dieu, son Esprit, vient, par grâce, illuminer chaque étape de notre parcours à l'aveugle, dans le noir et la

²⁴ Ainsi en fait-il le récit, avec force sublimation (c'est l'âme qui parle), dans le poème *Noche oscura*, dont voici les premiers vers: «Par une nuit noire, / en fièvre, d'amour toute enflammée / – ô heureux hasard ! –, / je sortis sans que l'on m'aperçoive, / ma demeure ayant sérénité retrouvéé; // dans l'obscurité, rassurée / par la secrète échelle dissimulée / – ô heureux hasard ! –, / dans l'obscurité, en embuscade, / ma demeure ayant sérénité retrouvéé; // dans l'heureuse nuit, / en secret, nul ne me regardait / et moi point n'y voyais / sans autre lumière et guide / que celle qui en mon cœur brûlait» (notre traduction). Pour les éléments concernant son séjour en prison, voir Crisógono de Jesús, *Jean de la Croix, sa vie* (1945) (Paris: Cerf, 1982), ch. IX.

²⁵ M. Blanchot, *L'espace littéraire* (1955), cité par E. Falque, *Hors phénomène*, 63-65.

²⁶ Cf. Jean de la Croix, *Noche oscura*, 8, 2.

noirceur la plus totale. Rien là d'irénique, c'est trop clair, rien qui ne puisse illustrer le proverbe: «À quelque chose malheur est bon»; mais rien là non plus qui ne soit sur le registre du «pur» et de l'«impur», trop immatériels, voire moralisateurs. Il est seulement question de survie, d'un réflexe vital, d'un «presque rien», d'un «je ne sais quoi», qui sauve de l'effondrement, du puits de l'angoisse, de la mort abandonnée de tous²⁷.

5. Abandon et solitude

Avant de désigner le simple fait d'être seul, *soledad* (voisin du célèbre *saudade* portugais) désigne d'abord le sentiment d'être abandonné, fracture ontologique pour sûr déterminante entre toutes²⁸. Cette fracture se retrouve dans le dernier chapitre d'*Hors phénomène*, «La solitude originelle²⁹», imposant, magnifique, comme si cette réflexion avait été dictée à son auteur. Solitude (ou sentiment d'abandon) aussi dure qu'un «noyau». Les métamorphoses que, seuls et abandonnés, nous connaissons au cours de nos nuits blanches, en effet, ne sont pas forcément gages d'ouverture dès que point l'aurore, autrement dit ne nous inclinent pas forcément à nous ouvrir aux autres ni à l'Autre, ni même à un «soi-même comme un autre». Ce serait encore faire beau jeu de l'irréductible, de ce que le «noyau de la solitude» a d'inassimilable. Sauf à nous mentir à nous-mêmes, nous sommes et demeurerons à jamais incapables d'assimiler le trauma d'autrui, quoi qu'en disent les tenants de l'altérité et de l'empathie. Certes, il y a le danger du solipsisme, de l'esseulement, dans lesquels beaucoup se sont enfermés et s'enferment. Mais il est trop facile d'en faire des synonymes de la solitude pour en prouver l'inanité, comme s'y sont ingéniés Husserl, Heidegger ou Ricœur. Grâce à Proust et Levinas, Falque démontre que l'on peut penser positivement la solitude, sans la frelater, comme condition de possibilité d'une humanité têtue, résistante, persistante, malgré tout...

En empruntant, de façon très deleuzienne, aussi bien à la philosophie qu'à la littérature, la poésie, la mystique, la peinture, etc., il ressort de cette enquête tous azimuts de Falque que, tout compte fait, en réalité, en vérité, en toute rigueur de terme, on ne partage jamais rien avec personne: nous sommes inaccessibles les uns aux autres. Quoi qu'il nous en coûte, nous ne pouvons que laisser l'autre à l'abandon dans son noyau ou son être irréductible, irréparable. Il est illusoire de vouloir «percer à jour» quiconque, faux de

²⁷ Voir mon article «La découverte du monde intérieur au Siècle d'Or espagnol», *Christus*, n°207, juillet 2005, 313-317.

²⁸ Cf. ma méditation «Lâcher et demeurer», *Christus*, n°267, juillet 2020, 49-50.

²⁹ E. Falque, *Hors phénomène*, 393-451.

prétendre le «connaître par cœur», «comme si nous l'avions fait» – et autres balivernes du même acabit qui tendent à justifier la fusion bon marché avec autrui, quand ce n'est pas le désir de toute-puissance sur son prochain sous prétexte de le «sauver»... Même avec notre conjoint(e), avec nos parents, nos enfants, nous ne partageons pas grand-chose de ce qu'ils vivent. Falque dit là encore tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Acte de vraie charité.

Ne faut-il pas alors désespérer d'être sans cesse confrontés à ce «noyau de solitude» comme à une mandorle ou à une monade, sans espoir d'un jour faire voler leurs vitres en éclats ? Non, assure Emmanuel Falque, il suffit de rester conscients de ce que nous partageons avant tout – une «commune inaccessibilité»:

Paradoxalement, nous ne recevons de l'existence rien d'autre en héritage que notre *commune inaccessibilité*, qui fait même le fort de notre communauté – y compris en des expériences d'*extra*-phénoménalité: maladie, séparation, mort d'un enfant, catastrophe naturelle ou pandémie. «*Je*» ne partage rien, ou si peu, de ce que «*tu*» vis au plus fort de ton «trauma» –, mais dans ce «fond de toi», inaccessible à toi-même comme à moi, se dit le plus fort de ce que tu *es* ou *deviens* toujours pour moi³⁰.

Paroles admirables, qui, nous semble-t-il, résument la pensée, l'attitude devant la vie toute spécifique à Falque, ses inventions, ses infatigables forages spéculatifs tombant invariablement sur la roche incassable de l'amour. Et l'on se prendra à regretter qu'avec la liberté qu'il a acquise, il ne propose pas davantage de textes nus, blancs, moins encombrés de références, plus abandonnés, solitaires, moins adonnés à la dispute, moins soucieux de délimiter ses frontières à tous propos, fussent-ils des plus nobles, des plus élevés, des plus profonds.

Bibliographie

- Baudelaire, Charles, «L'Irréparable», in *Les Fleurs du Mal*, LIV, in *Œuvres complètes*, t. I, éd. C. Pichois (Paris, Gallimard, 1971).
- Blanchot, Maurice, *L'espace littéraire* (Paris, Gallimard, 1955).
- Crisógono de Jesús, *Jean de la Croix, sa vie* (1945), trad. M.-A. Haussière (Paris: Cerf, 1982).
- Donne, John, *Poèmes*, trad. J. Fuzier et Y. Denis (Paris: Gallimard, 1962).

³⁰ Cf. E. Falque, *Hors phénomène*, 447.

- Falque, Emmanuel, *Le passeur de Gethsémani. Angoisse, souffrance et mort. Lecture existentielle et phénoménologique* (Paris: Cerf, 1999 [revu et corrigé in *Triduum philosophique*, Paris: Cerf, 2015]).
- Falque, Emmanuel, *Passer le Rubicon. Philosophie et théologie: essai sur les frontières* (Namur-Paris: Lessius, 2013).
- Falque, Emmanuel, *Parcours d'embûches. S'expliquer* (Paris: Éditions franciscaines, 2016).
- Falque, Emmanuel, «Ça» n'a rien à voir. *Lire Freud en philosophie* (Paris: Cerf, 2018).
- Falque, Emmanuel, *Hors phénomène* (Paris: Hermann, 2021).
- García Bacca, Juan David, *Introducción literaria a la filosofía* (Caracas: Universidad Central de Venezuela, 1964).
- Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, in *Écrits* (Paris, Desclée de Brouwer, 1991).
- Janicaud, Dominique, *Le tournant théologique de la phénoménologie française* (Combas: L'Éclat, 1991 [repris dans *La phénoménologie dans tous ses états*, Paris: Folio-essais, 2009]).
- Juan de la Cruz (Jean de la Croix), *Vida y Obras*, éd. L. Ruano (Madrid: Biblioteca de Autores Cristianos, 1974)
- Nietzsche, Friedrich, *Crépuscule des idoles ou Comment philosopher à coups de marteau*, in *Œuvres philosophiques complètes*, t. XIII, éd. G. Colli et M. Montinari; trad. J.-C. Hémerly (Paris: Gallimard, 1974).
- Nietzsche, Friedrich, *Ecce Homo*, in *Œuvres philosophiques complètes*, t. XIII, éd. G. Colli et M. Montinari; trad. J.-C. Hémerly (Paris: Gallimard, 1974).
- Robinet, André, *Péguy entre Jaurès, Bergson et l'Église. Métaphysique et politique*, Paris: Seghers, 1968.
- Roullière, Yves, «Savoir et saveur de la passion amoureuse» (Paris: *Christus*, n°213, janvier 2007).
- Roullière, Yves, «Emmanuel Falque et le sentiment tragique de la vie», in Claude Brunier-Coulin (dir.), *Une analytique du passage. Rencontres et confrontations avec Emmanuel Falque* (Paris: Éditions franciscaines, 2016, 65-77).
- Roullière, Yves, «Lâcher et demeurer» (Paris: *Christus*, n°267, juillet 2020, 49-50).
- Unamuno, Miguel (de), «En la muerte de un hijo», in *Poesías sueltas, Obras completas*, t. V (Madrid: Biblioteca Castro, 2002).
- Unamuno, Miguel (de), *Del sentimiento trágico de la vida en los hombres y en los pueblos*, éd. Nelson Orringer (Madrid: Tecnos, 2005).
- Unamuno, Miguel (de), *Comment on fait un roman* (1927), trad. J. Cassou (Saint-Sulpice: Les Fondateurs de Briques, 2008).

